

Essai sur l'évolution des formes opérationnelles

Autor(en): **Pergent, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift**

Band (Jahr): **121 (1955)**

Heft 6

PDF erstellt am: **03.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Essai sur l'évolution des formes opérationnelles

Par J. Pergent

Der vorliegende Aufsatz berücksichtigt die Organisation der NATO-Streitkräfte und die Führungstendenzen, die sich aus ihr ergeben. Darin liegt sein Interesse für uns. Ob die kontinental denkenden Gegner der NATO nicht ganz andere Wege verfolgen als die maritim überlegenden führenden Mitglieder der NATO, läßt der Verfasser offen. Wir glauben, daß die Oststaaten, mit anderen Mitteln zwar, ungefähr dieselben Wege gehen wie 1945, wenigstens für einen Feldzug in Europa, und daß die NATO vor allem deswegen nach neuen Wegen sucht, weil ihr die Mittel dazu fehlen und fehlen werden, etwas ähnliches zu tun. Red.

Il semble certain que l'évolution qui s'est produite dans les moyens et les formes de la guerre de 1914 à 1954 est la plus profonde qui n'ait jamais eu lieu. Cette période a débuté avec une infanterie prépondérante, progressant à la vitesse de son pas, soutenue par des armes relativement peu importantes, et animée cependant de la volonté de mener une guerre de mouvement. On aboutit à une infanterie de moins en moins nombreuse, de plus en plus motorisée et dotée d'armes spéciales; appuyée par une foule d'armes de puissance et de portées considérables; enfin le Corps de bataille actuel, s'il n'a aucunement renoncé à la guerre de mouvement, ne pourra opérer que par chocs violents et courts.

Si l'on ajoute à ces quarante années encore une dizaine, avec le développement des armes atomiques, l'affermissement des concepts anglosaxons d'énormes moyens aéro-maritimes agissant à l'intérieur des terres, et enfin l'apparition des armes «spéciales» (fusées, etc.), le demisiècle sera parvenu à une évolution fantastique, dont on ne peut plus imaginer la poursuite, si ce n'est d'entrevoir l'exiguïté du globe terrestre.

Et pourtant il y aura toujours des fantassins; dans quelle infime proportion que ce soit, il en subsistera.

★

Cette étude sera partagée en deux parties: une première cherchera à l'aide de schémas à dégager les tendances de l'évolution des formes opérationnelles de 1914 à 1952-1954; une seconde partie tentera de déterminer les facteurs nouveaux et les formes prévisibles intervenant dès maintenant dans la continuation de cette évolution, qui paraît ne devoir que s'accroître.

★

Les schémas représentent aux années considérées les formations usuellement employées pour les opérations.

Dans chacun des cas il s'agit, d'une manière générale, d'une Armée.

La composition de celle-ci, ainsi que les principales caractéristiques, que les croquis doivent mettre en relief, sont indiquées en regard.

Enfin, les précédant et en souligné, une indication sommaire qualifiant au mieux la doctrine en cours à chaque époque.

Les différentes caractéristiques mentionnées ont évolué selon une tendance générale, qui n'est autre que l'accroissement considérable de l'armement de la troupe et l'apparition de moyens de plus en plus puissants. Cette tendance est commune à tous les domaines, mais dans chacun d'eux elle a revêtu des aspects différents. De plus ces derniers influent profondément les uns sur les autres et sont si fortement interdépendants que leur cause première en est masquée. — Cependant pour dégager la tendance générale, il est nécessaire de considérer chacune de ses composantes.

Le sens du «front» de 1914–1918 avec sa forme linéaire résulte de causes effectives, inhérentes aux moyens de l'époque, et d'autres accidentelles. Parmi les premières il y a lieu surtout de ranger la lenteur de progression de l'infanterie, ainsi que des équipages hippomobiles de l'artillerie et des convois; un «trou» est très difficile à combler rapidement. Parmi les secondes s'inscrit la longue stabilisation des armées, résultant d'un état d'équilibre des belligérants. Des procédés ont été alors adoptés et des habitudes prises, qui ne disparaîtront pas quand finira la stabilisation. De part et d'autre les combattants recherchèrent la faille, le plus petit défaut dans le dispositif adverse; d'où l'alignement des positions, ainsi que les soudures soigneusement établies entre les grandes unités et les limites rigides entre elles. Le compartimentage était chose sacrée. C'eût été péché grave que de s'en écarter et il fallait que le succès justifiait l'initiative prise.

Toutefois en 1914 il existait des vides entre les armées, voilés par des unités de cavalerie; et en 1918 ils réapparurent, parfois négligés, parfois surveillés par un détachement. En Orient la cavalerie exécuta son dernier raid en champ libre, précédant même l'infanterie.

Mais la cause accidentelle de la stabilisation ne paraît pas avoir été entièrement comprise et l'on ne paraît pas non plus avoir saisi combien cette stabilisation avait influé la tactique et marqué les armées. Et plus particulièrement l'armée française, qui en 1939 recommença une guerre comme elle avait, si ce n'est terminé, du moins mené la plus grande partie de la précédente.

Dès lors, dès 1940, on se dégage de la rigidité linéaire et partiellement du compartimentage. Des «axes» sont donnés aux grandes unités, sur les-

quels elles évoluent, les limites latérales étant respectées. Des éléments nouveaux sont intervenus, les corps blindés et l'aviation tactique, en germe en 1918, mais employés maintenant en masse et sans qu'il n'y eut jamais un état d'équilibre en six ans de guerre, ce qui est peut-être aussi exceptionnel que la stabilisation à partir de 1914. En effet, du moins à l'ouest, il est toujours surgi des armées nouvelles avec des moyens plus puissants, et qui se sont tour à tour balayées; en fait plusieurs surclassements successifs. Et somme toute, il y eut aussi stabilisation, mais dans un sens d'attente voulue et sur des fronts de mer.

Actuellement la tendance à l'indépendance opérationnelle paraît s'accroître. Les «axes» sont remplacés par des «directions», c'est-à-dire qu'importent les chemins, détours et crochets pourvu que le but soit atteint. Est-ce une exagération, ou une extrapolation trop hardie découlant du succès final des Occidentaux de la dernière guerre? Cependant des moyens nouveaux apparaissent encore, d'une manière générale augmentant sans cesse la mobilité des combattants et plus spécialement, faut-il remarquer, quant à l'infanterie qui entrevoit la possibilité de se déplacer en véhicules automobiles entre les différentes phases d'une action, d'un lieu de combat à l'autre. Ceci devant forcément amener à emprunter tous les itinéraires accessibles et favorables.

Néanmoins l'évolution de la doctrine n'est pas aussi patente qu'elle peut le sembler. Car en fait on en revient après un demi-siècle à rechercher de plus en plus la mobilité opérationnelle, hautement préconisée avant 1914 de part et d'autre, mais qui avait buté à des fronts de terre et de mer. Il est vrai qu'entre les guerres joue la tendance à oublier les effets du feu...

Quoi qu'il en soit, jusqu'ici le problème a été considéré sous l'angle de la doctrine, dont le support est évidemment les moyens mis en œuvre, mais qui elle-même est sujette à des interprétations, des supputations et des modes. Par contre la question des moyens se présente d'une manière autrement accusée.

La transformation la plus profonde apparaît d'un à l'autre des deux grands conflits de 1914-1918 et 1939-1945. Depuis l'introduction des armes à feu, il s'agissait d'avoir le plus grand nombre d'hommes porteurs d'un fusil, ou le plus grand nombre de compagnies à environ 200 fusils, soutenus par le plus grand nombre de bouches à feu. Durant cette première partie du XX^e siècle l'évolution s'est déplacée et se résume en cette formule: le plus grand nombre d'armes nouvelles appuyant l'action de l'infanterie; et dans l'infanterie, le plus grand nombre d'armes augmentant la puissance de son feu. La division de 1918 ne comportait pas davantage d'infanterie qu'une division actuelle; mais d'une part, cette infanterie s'est elle-même diversifiée

en une foule de spécialités concourant à l'action des «fusiliers»; et d'autre part, dans une division d'infanterie actuelle il y a beaucoup plus d'éléments d'autres armes que d'infanterie proprement dite. Enfin différence importante, si ce n'est capitale, il y a de moins en moins de divisions dites d'infanterie et de plus en plus de divisions blindées et mécanisées. Ainsi en définitive moins de fusiliers dans l'infanterie et moins d'infanterie dans une armée. Et encore, moins de divisions dans l'armée d'un pays, car, qu'elles soient d'infanterie ou blindées, elles coûtent proportionnellement infiniment plus chers.

De cela découlent des conséquences considérables modifiant profondément les formes opérationnelles:

- étalement des unités en largeur, car moins nombreuses, mais leur puissance de feu le permettant; de plus les vides peuvent être négligés du fait de la mobilité réalisée;
- échelonnement énorme en profondeur – caractéristique majeure – les différentes catégories d'armes ne pouvant jouir d'une sécurité relative et échapper aux tirs adverses qu'en conservant du champ, d'ailleurs l'allongement des portées le permettant;
- élargissement des lignes de communication faisant face à un trafic beaucoup plus dense et alimenté par des services de l'arrière eux-mêmes notoirement développés (par exemple, le ravitaillement en carburant);
- enfin, se greffant sur le tout, l'utilisation en accroissement continu de la troisième dimension du champ de bataille par l'aviation, qui à son tour prend appui de plus en plus loin à l'intérieur du pays.

Ainsi, si la division d'infanterie de la première guerre mondiale peut être comparée par sa forme schématisée à une sorte de cerf-volant, base en avant et à l'extrémité d'un long fil, celle d'aujourd'hui est quasiment inversée: la pointe en avant, élément de choc, et tous les autres éléments étagés vers l'arrière coopérant à l'action de quelques combattants d'élite. Le cerf-volant, si l'on peut dire, s'est retourné, actionné par de puissants câbles, des faisceaux de câbles.

Enfin, tout le territoire national, en ce qui concerne les pays européens en tout cas, devient les arrières immédiats des armées, si ce n'est leur champ clos; en outre celui-ci doit être organisé pour parer aux entreprises aériennes, en une «défense en surface», qui comme on le sait, s'échelonne en de multiples cellules allant du Général-inspecteur au Garde-champêtre.

Le stade atteint en 1952-1954, en tant qu'il soit révélé par les manœuvres inter-alliées, mérite une mention particulière car il se situe toujours dans la même évolution; de plus il représente la base d'une défense efficace dans les conditions actuelles.

Dans la *défensive*, il y eut deux procédés utilisés ou mis à l'essai, qui bien que très différents de forme, en reviennent à peu près au même. Toutefois il faut bien préciser qu'il s'agit là de procédés autorisés par le degré de préparation et la faculté de coopération des partenaires de la Défense Occidentale, c'est-à-dire en état d'infériorité numérique quant aux divisions, mais certainement d'une supériorité qualitative permettant des actions de choc.

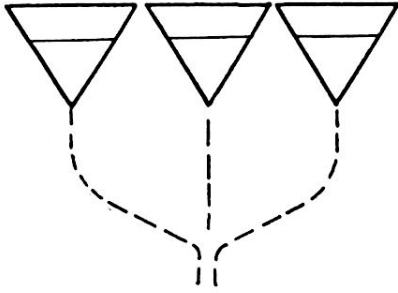
Le procédé anglais a été expérimenté entre Weser et Rhin, au nord-est de la Rhur. C'est le procédé classique d'un parti numériquement faible, d'ailleurs vieux comme le monde: le camp romain, le carré de Bugeaud, «se mettre en boule» des baroudeurs du Maroc, le hérisson des Allemands et ... l'araignée (nom proposé) des Britanniques, la toile étant des divisions d'infanterie en demi-hexagone, et l'insecte lui-même, le corps blindé opérant par actions limitées, balayant les arrières ou dégagant les flancs et l'avant. L'appellation n'est peut-être pas très heureuse, mais le procédé peut se montrer fort efficace; car bien qu'occupant très peu de place dans un espace défensif, la valeur et la portée du dispositif dépendent essentiellement du choix des points stratégiques défendus.

Quant au combat retardateur franco-américain dans le sud de l'Allemagne, il s'effectua sur de larges fronts, grandes unités isolées, mais toutes tendant toutefois à l'alignement du fleuve-obstacle. Il s'agit jusque là de freiner. Puis l'obstacle jouera, quoique différemment, le rôle de la carapace mouvante des Britanniques. Mais le facteur absolument semblable est constitué par les chocs violents et limités, effectués par des unités blindées contre les éléments adverses ayant réussi à franchir le fleuve. – En définitive, dans les deux cas, l'infanterie est le bouclier et les blindés le glaive.

Il ne semble pas indiqué de trancher entre les deux procédés. L'un et l'autre ont leurs avantages et leurs désavantages. Certains chefs ou armées ont leur préférence selon leur tempérament; ainsi les Britanniques en reviendront toujours plus ou moins à leur concept de Waterloo. Mais tous deux peuvent être utilisés; c'est surtout question des circonstances, de la situation et des données stratégiques.

Dans les manœuvres à caractère *offensif* (1953 et 1954), les forces intégrées du NATO ont repris les procédés classiques de l'attaque. Toutefois des tendances nouvelles paraissent se dégager: constitution d'un groupement tactique puissant chargé de la mission ou de l'effort principal; plus grande autonomie à l'intérieur du cadre imparti, ce qui suppose que les zones attribuées aux grandes unités sont plus larges et lâches, l'étalement devant être assuré coûte que coûte, aussi bien en raison des moyens adverses que des nécessités d'une circulation considérable de véhicules à moteur des combattants et du ravitaillement; enfin, resserrement sur l'objectif final, non pas pour y

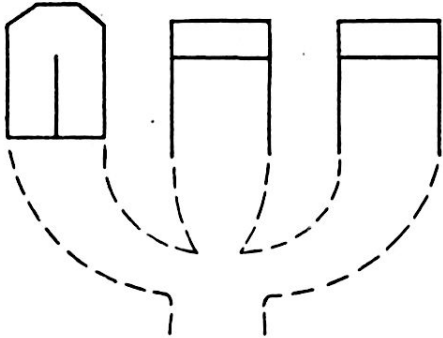
1914 — 1918



Sens du «front»

- 3 (ou 4) Corps d'Armée jointifs
- forte proportion d'infanterie
- lignes de communication relativement étroites

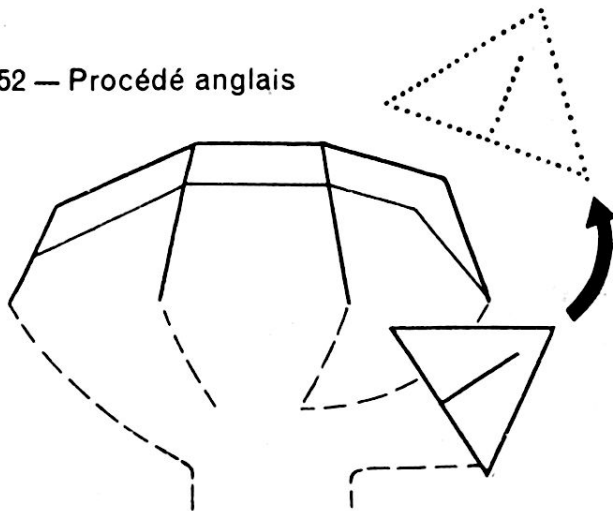
1939 — 1945



«Axes d'opérations»

- 3 (ou 4) Corps d'Armée non jointifs, dont 1 blindé
- moins forte proportion d'infanterie
- développement des autres armes
- importance plus grande des services des arrières
- lignes de communication s'élargissant

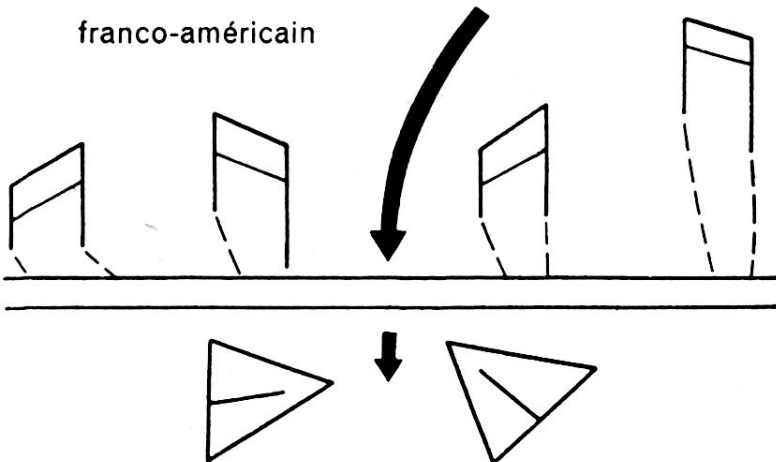
1952 — Procédé anglais



«Directions d'opérations»

- 2 (ou 3) Corps d'Armée groupés
- + 1 (ou 2) Corps blindés
- renversement de la proportion d'infanterie par rapport à 1918
- autres armes de plus en plus développées
- accroissement considérable des arrières, reliés à:
- défense en surface

— Combat retardateur franco-américain



- éclatement des grandes unités
- sinon mêmes caractéristiques

obstacle: fleuve

obtenir une densité excessive, mais bien celle nécessaire à l'attaque et qui intentionnellement n'était pas réalisée au préalable; et dernier détail, au moment où cet objectif est atteint, l'échelonnement en profondeur doit déjà se trouver assuré. (Voir à ce sujet le calque des manœuvres de la VII^e Armée U.S.A., publié dans le numéro 6, juin 1954, de l'«Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift», page 460).

Toutes ces données confirment, à n'en pas douter, la tendance générale qu'il a été tenté de dégager quant aux formes opérationnelles, dont la figure la plus suggestive pourrait être celle du «fer de lance».

Cependant il ne s'agit là encore que du stade atteint actuellement, et plus particulièrement dans le domaine tactique, au sol, et à portée immédiate; il semble d'ailleurs qu'une certaine fixation de l'évolution s'y produise, du moins pour le moment. Mais d'autres facteurs entrent en jeu.

★

En effet les progrès les plus fantastiques qui aient été réalisés depuis la guerre portent dans trois domaines principaux:

- l'aviation à réaction et les parachutages
- les moyens atomiques: bombardements stratégiques et artillerie tactique
- la stratégie aéro-maritime

L'évolution qui en résulte ne paraît encore qu'amorcée; les années à venir en verront sans doute le développement. Et ce ne pourra être que dans le sens de la même tendance générale, déjà soulignée et se concrétisant par l'allongement considérable des portées des armes et des manœuvres, l'étalement en largeur, l'échelonnement en profondeur et la surcharge des arrières.

L'aviation actuelle avec ses vitesses sonique et supersonique, intéresse au premier chef le domaine stratégique par ses bombardements à très grandes distances; elle concourt, il est vrai, à donner aux arrières le caractère de zones de combat, devenues sans limite. Il n'en est pas de même des parachutages, ainsi que, peut-être, dans une mesure encore supérieure, l'instauration des «ponts aériens».

Un théâtre d'opérations peut être maintenant prolongé vers l'avant – et vers l'arrière du fait de l'adversaire – à des distances de plusieurs centaines de kilomètres; c'est-à-dire dépassant très nettement les parachutages exécutés à la fin de la guerre sous la forme d'une simple extension du champ de bataille, dont les exemples classiques sont ceux d'Arnhem (septembre 1944) et de l'île de Corregidor (février 1945) aux Philippines par les Américains.

La technique s'en est dès lors développée à grands pas, ainsi que l'armement des unités larguées, pouvant combattre d'une manière indépendante; de même que surtout leur ravitaillement et leur renforcement. Le «pont aérien» américain de Berlin a été la préfiguration en guerre froide de ce procédé appliqué en Indochine à quelque 300 kilomètres des bases et en pleine brousse; la «fortresse» créée ainsi de toutes pièces a compté la valeur de deux infanteries divisionnaires, plus les armes et services d'une division.¹ A ces opérations, il manque certes une aviation ennemie; néanmoins de larges possibilités nouvelles s'ouvrent, n'excluant pas des opérations et des extensions de zones opérationnelles d'un caractère réellement sensationnel.

Dans le domaine des opérations courantes, agiront dans un sens similaire les armes atomiques et notamment l'artillerie atomique. Il n'est pas nécessaire de revenir longuement sur ce problème déjà traité (voir «Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift» de décembre 1953). Bien que l'on soit encore réduit pour une grande part à des suppositions, il est possible d'admettre que cette artillerie pourra ouvrir des brèches de plusieurs kilomètres sur une vingtaine en profondeur, sous réserve naturellement de la parade adverse. Celle-ci sera en premier lieu un échelonnement encore plus accentué pour canaliser à grande distance la colonne attaquante ayant franchi la brèche. En outre une même dispersion des moyens et un même approfondissement de l'échelonnement devront être de rigueur chez l'assaillant. Sa concentration ne devra être opérée que le plus tard possible avant l'attaque, ce qui posera aux états-majors des problèmes excessivement ardues. Les manœuvres américaines de l'automne 1953 ont mis en relief ce nouveau concept impliquant de surcroît la nécessité inéluctable de n'effectuer une concentration pour l'attaque que sous la condition de la maîtrise absolue de l'air.

Les effets de ces données vont converger sur le plan stratégique, dont l'échelle grandit à une taille démesurée, qui toutefois est celle des deux géants du globe. Dans le même sens encore concourront l'aviation «stratégique» et surtout les engins spéciaux, avions sans pilote et fusées télé-guidées et autocommandées, qui échapperont vraisemblablement aux

¹ Il y a lieu de considérer dans ce cas, non pas que le camp retranché ait fini par succomber, mais bien qu'il ait réussi à subsister et à combattre quoique encerclé, pendant cinq mois, dont deux de luttés.

Un autre exemple des possibilités nouvelles et immenses de l'aviation est fourni par l'extraordinaire prouesse de l'aviation américaine, aux moyens presque illimités, qui en novembre 1950, après la contre-offensive chinoise sur le Yalu (Corée), a évacué surtout par hélicoptères, une division U.S. encerclée dans les montagnes au nord de la tête de pont de Hungnam.

investigations du radar du fait de la courbure de la terre et de leur cheminement au dessus des plus hautes couches de l'atmosphère.

Cependant, pour en revenir à l'Europe, ou à la péninsule européenne, qui représente le plus grand enjeu d'un conflit, il existe en outre un autre facteur en puissance, qui n'apparaîtra dans sa plénitude que dans plusieurs années. Il s'agit de la nouvelle conception, se situant aussi bien sur l'un et l'autre des plans tactique et stratégique, de la guerre *aéro-maritime*, qui est d'essence anglo-saxonne, plus spécialement américaine. Elle aura son support dans la construction de la série de super-porte-avions de 65 à 75 000 tonnes.

Les vieux pays européens ont toujours conduit leurs guerres en opérant dans la masse des terres et en Europe en général à l'intersection de la plaine et des chaînes de montagnes; et presque toujours en agissant d'ouest en est, ou d'est en ouest. C'est ce que maintenant on a été amené à appeler la «stratégie des méridiens», car les lignes de défense s'établissent perpendiculairement à ces directions; c'est-à-dire sensiblement du nord au sud et très souvent sur les grands fleuves de la plaine européenne.

A cette conception s'oppose celle dite des «parallèles», ainsi nommée parce que les principaux moyens militaires, notamment l'aviation, seront mis en œuvre aussi bien de ces vraies bases flottantes que seront les porte-avions géants, qu'en bordure des côtes. La question a déjà fait l'objet d'études. On s'accorde à voir une zone côtière allongée englobant les cours inférieurs des grands fleuves, approximativement du Hâvre à Lubeck; et une autre zone, jurassienne et alpestre, franco-bavaro-autrichienne. Toutes deux auraient d'une manière générale leur face étendue d'ouest en est. Elles joueraient le rôle des branches d'une tenaille à l'encontre d'une invasion terrestre venant de l'est. La puissance des moyens américains justifierait cette théorie; ceux-ci, appuyés par ces bases flottantes, permettant elles-mêmes des renforcements et des manœuvres excessivement souples, agiraient au maximum de leur force par des chocs violents de corps blindés autonomes ou de groupements tactiques. La bataille se jouerait donc de toutes parts, en une extension ultime, de la majeure partie du vieux continent.

A première vue ces deux conceptions paraissent s'opposer. Or ce n'est pas certain. En effet, que deviendraient les armées nationales, du moins ce qui n'en serait pas inclus dans ces zones «parallèles»? Ici, on paraît rejoindre d'autres vues selon lesquelles la défense devrait s'opérer par la création de «Zones d'appui de manœuvre» (Z.A.M.). Un auteur militaire français, Lt.-Col. Boulanger, s'en est fait le promoteur (voir «Revue Militaire d'Information» No. 196 - 25.6.1952). Il s'agirait de régions judicieusement choisies et organisées en vastes points d'appui, permettant aussi bien un

refuge, qu'une base de départ, ou un îlot disloquant la poussée adverse. Il vient immédiatement à l'esprit de comparer ces zones d'appui au réduit suisse des Alpes.

Les fantassins y retrouveraient leur rôle et leur emploi, tandis que sans limite en allongement, en étalement et en profondeur, la bataille pourrait s'allumer simultanément de l'Elbe et du Danube jusqu'au Massif Central. Elle serait faite d'actions isolées, apparemment détachées les unes des autres. C'est par leur convergence qu'agirait le commandement.

Was wir dazu sagen

Das Offizierskader der Luftschutztruppe

Von Major W. Eugster, Kdt. Ls. Bat. 3

Die Eingliederung von Angehörigen der örtlichen Luftschutzformationen in die neue Luftschutztruppe hat seinerzeit auch in Offizierskreisen sicher berechtigterweise recht hohe Wellen geworfen. Besonders die Übernahme der vorher blauen HD-Offiziere unter Beibehaltung des bisherigen Grades hat zu Kritik Anlaß gegeben.

Nachdem die neuen Luftschutz-Bat. und -Kp. bereits einige Dienste (Kader-Umschulungskurs und 2 Wiederholungskurse) absolviert haben, dürfte es interessieren, welche Erfahrungen in bezug auf das Offizierskader von einem Truppen-Kdt. bis heute gemacht wurden. Es handelt sich dabei um eine rein persönliche Stellungnahme.

Dem feldgrauen Offizier fehlten bei der Umteilung die technischen und speziellen taktischen Kenntnisse. Er konnte sich ausweisen in soldatischer Hinsicht; er hatte die Ausbildung eines Offiziers in den Kadernschulen genossen. Die Aneignung der Technik und Taktik der Luftschutztruppe war für ihn kein Problem, sondern eher eine Zeit- und Interessenfrage. Die Taktik der Luftschutztruppe lehnt sich weitgehend an die Grundsätze der allgemeinen militärischen Taktik an. So darf ganz allgemein gesagt werden, daß für den feldgrauen Offizier bei einer Umteilung von einer anderen Truppengattung zur Luftschutztruppe keine Führungsprobleme entstanden sind. Dem feldgrauen Offizier paßte anfangs ganz einfach die neue Einteilung nicht und es ist verständlich, wenn er sich zuerst passiv einstellte. Bald aber hatte er erkannt, daß man auch vom Ls.Of. viel verlangt und daß der Dienst interessant und vielgestaltig ist. Innert kurzer Zeit hat der feldgraue Offizier alle Vorurteile abgeschüttelt und sich eingesetzt wie anderswo. Warum? Weil er plötzlich erkannte, daß sein Kdt. ihn außerordentlich nötig hat und daß gerade seine militärischen Fähigkeiten wertvoll sind. Schon nach dem